

Un acte, un mot de sympathie dans nos revers? Pas l'ombre! A la France révolutionnaire on demande des services, on ne lui en a jamais rendus. Lui en rendrait-on aujourd'hui? Dieu le veuille!

VII

1840-1841

Je quittai Constantinople en jetant un dernier regard, plein d'agréables souvenirs, sur sa forêt de minarets, sur le Bosphore, sur les riantes îles des Princes et aussi sur la cime neigeuse du mont Olympe, dont, avec mes goûts montagnards, j'étais allé, peu auparavant, faire l'ascension. Ascension intéressante à travers cette Suisse orientale qui entoure la jolie ville de Brousse d'abord, puis sur la neige et les éboulis jusqu'au sommet, d'où l'on jouit d'un incomparable panorama. Les escadres gardaient toujours l'entrée des Dardanelles : escadre française, escadre anglaise, une masse de vaisseaux. Je repris ma place dans la nôtre, toujours aussi active, aussi exercée. L'escadre anglaise, commandée par un beau vieillard à tête blanche, Sir Robert Stopford, remuait moins que nous. Mais les flottes ne tardèrent pas à se disperser. La nôtre se rendit à

Smyrne d'où l'amiral renvoya en France la *Belle-Poule* que je commandais, et le vaisseau *le Triton*, capitaine Hamelin. Nous naviguâmes de conserve et, après une assez longue traversée d'hiver, nous arrivâmes à Toulon pour nous voir infliger trente-cinq jours de quarantaine. Trente-cinq jours de prison, de séquestration, d'inutilité, imposés à un équipage sans malades, inspecté tous les jours quant à sa propreté, par ses officiers, surveillé, quant à sa santé, par trois médecins et qu'une longue traversée venait de soumettre à la meilleure des purifications, à la plus sûre des garanties. Trente-cinq jours pendant lesquels quatre cents hommes d'équipage ont bu, mangé, coûté au budget sans rendre le moindre service, et tout cela infligé par l'intendance sanitaire, une coterie locale sans contrôle, s'éternisant dans sa routine. Qu'on a donc bien fait d'abolir cet abus monstrueux, intolérable ! S'il s'est si longtemps maintenu, c'est qu'il donnait un revenu aux intendants. D'abord ils emplissaient d'autorité l'auberge qu'ils tenaient sous le nom de lazaret, puis ils vendaient des désinfectants. « Commandant, disait le garde de santé avec son accent provençal, nous allons faire le parfum ! » On enfermait l'équipage en bas, le garde de santé allumait une espèce de pastille du séraïl qui faisait beaucoup de fumée, nous simulions un éternuement d'ensemble, nous étions purifiés... ! La farce était jouée. Il y avait encore un grand diner que l'intendance se donnait à la Saint-Roch, aux frais des quarantenaires, qui complétait le scandale.

Aussi pendant ma détention faisais-je monter la musique quand la barque de l'intendance paraissait en rade, pour la saluer du plus épouvantable et discordant charivari. De plus, je demandai innocemment à l'amiral la permission de faire faire l'exercice à feu à mes embarcations dans l'anse du Lazaret et j'eus bien soin d'ouvrir le feu tellement près du Lazaret lui-même que j'entendis toute sa vitrerie dégringoler avec fracas. Comme je m'y attendais, on me défendit de recommencer, l'intendance furieuse ayant porté plainte, en déclarant que la serge de mes gargousses était coutumace, mais j'avais eu un moment de douce vengeance.

Enfin la quarantaine prit fin, je reçus mon congé et je revis avec joie les miens, et aussi Paris. Depuis quatre ans, la plus grande partie de mon existence s'était dépensée à la mer. J'avoue que j'avais un peu soif de Paris, de l'unique et cher Paris. J'y arrivai au cœur de l'hiver de 1839, j'en repartis aux premiers jours de juin de la même année. Quels souvenirs m'ont laissé ces quatre mois de repos ? J'ai beau me creuser la mémoire, je ne trouve rien ou presque rien. En fait d'événements intérieurs, des infiniment petits : l'éternelle et assommante lutte entre ministres et ministrables, laissant en somme le gros public fort indifférent. Si la situation extérieure était plus sérieuse, elle n'inspirait pas non plus d'inquiétudes. Malgré l'accroc de 1830, la force du principe monarchique se faisait toujours sentir ; on comptait sur le Roi, sur sa sagesse, son patriotisme prévoyant, pour

conjurer les dangers de l'heure et du lendemain dont nous menacent sans cesse l'ambition des gouvernements permanents et persévérants qui nous entourent, mais dont notre démocratie à vues courtes se préoccupe si peu. Le Roi allait d'ailleurs justifier cette confiance en évitant à la France, à propos des affaires d'Orient, une guerre avec l'Europe coalisée, guerre où nous conduisaient l'imprudenc de M. Thiers, comme les forfanteries de la presse et qui n'eut pu aboutir qu'à un désastre.

L'ensemble de la machine gouvernementale marchait d'ailleurs avec une suffisante régularité. La Chambre des pairs, inamovible, et par suite étrangère aux capitulations électorales, discutait avec autorité des lois réellement progressives, respectueuses des intérêts, de la liberté de tous, tandis que la Chambre des députés, composée de membres non rétribués, apportait dans ses votes plus de soin de la chose publique que ne le peuvent des assemblées esclaves de leurs comités, et toujours hantées du cauchemar de la réélection. Une magistrature indépendante rendait, suivant la belle expression du président Séguier, *des arrêts et non pas des services*, tandis que l'administration, presque aussi inamovible que la magistrature, avait le loisir de bien faire et faisait bien. En somme, sauf les classes criminelles et les révolutionnaires incorrigibles recherchant l'impossible, chacun se sentait protégé dans sa sécurité, sa liberté, ses croyances ; aussi, comme je l'entendais dire de tous côtés en revenant de cam-

pagne, on se sentait bien gouverné. Il est vrai que si j'ouvrais les journaux, j'y lisais le plus souvent le contraire. S'il se trouvait parmi ces journaux des organes de publicité sérieux, rédigés par des hommes de cœur et de talent qui quelles que fussent leurs opinions s'efforçaient par leurs écrits de bien servir le pays, combien d'autres avaient pour rédacteurs de vrais marchands d'injures, d'autant plus lus qu'ils étaient plus calomnieux, courtisans de toutes les passions envieuses et subversives. Ces hommes étaient les interprètes de cette classe de plus en plus nombreuse de spéculateurs qui déserte toute carrière utile pour demander la fortune aux hasards de la politique. Selon eux, l'oppression et la corruption étaient intolérables et ne cesseraient que lorsque le pouvoir passerait entre leurs mains immaculées. Seuls ils possédaient le secret de transformer la France en paradis terrestre par l'application *sincère* des grands principes sonores de Liberté, Egalité, Fraternité. Cette *sincérité* d'application, si souvent annoncée, tarde un peu à venir, surtout quant à l'égalité, qui pour tant de gens signifie seulement : *Ce que je n'ai pas, personne ne l'aura !* Certes le mot égalité est séduisant, et dans toute société qui se respecte, l'égalité devant la loi doit être entière, absolue pour tous. Mais tant que la science n'aura pas trouvé le moyen de faire tous les hommes également intelligents et toutes les femmes également belles, je considérerai l'égalité universelle, aveugle, comme la plus absurde et la plus dangereuse des chimères.

Ces réflexions ne me venaient pas à l'esprit à l'époque dont je parle ; j'étais, en 1840, trop insouciant pour me tracasser des casse-tête enfantés par nos *office-seekers*, chasseurs de place, comme disent les Américains. Pendant qu'ils s'amusaient aux fantaisies envieuses, irreligieuses, malsaines, intéressées surtout, qu'ils prétendaient faire découler des principes de 1789, une révolution bien plus terrible que la révolution française, car elle frappait le pauvre comme le riche, n'allait pas tarder à fondre sur nous : la révolution causée par l'emploi de la vapeur, de l'électricité, par la rapidité des communications. Peu de gens prévoyaient alors le bouleversement profond qui allait atteindre chez tous les peuples agglomérés en vieilles sociétés sur un sol épuisé, les conditions du travail, de l'alimentation, de l'existence même, bouleversement dont nous ne sommes qu'au début, sans en entrevoir le remède.

Un des premiers effets de l'emploi de la vapeur imposait à toutes les nations possédant une flotte de guerre la transformation de leur matériel naval, de leurs arsenaux. A un adversaire disposant de moyens d'attaque domptant vents et marées, il fallait opposer des moyens de défense de la même puissance. C'était l'A B C. Cette transformation me préoccupait vivement, car il s'agissait de l'avenir de l'arme à laquelle j'avais voué passionnément mon existence, et que je voulais voir redevenir un instrument redoutable de notre force nationale. Seulement nous avions à lutter, pour l'accomplir, contre la routine, la ténacité des

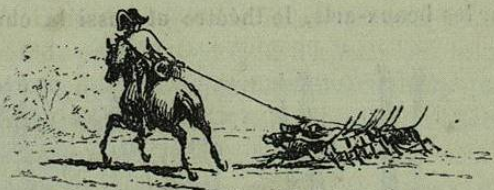
habitudes, des idées exclusives enseignées dans les écoles. Ce fut une lutte de tous les jours, à laquelle je pris une part assidue.

En dehors de ces questions de marine, mon temps s'écoulait, partagé entre la vie de famille, mon culte pour les beaux-arts, le théâtre et aussi la chasse à



courre, dont je devins un amateur fervent, et, chose curieuse, avant d'en essayer, je la tenais en tel mépris que mes frères m'attachèrent pour m'y conduire de force la première fois. Tous les incidents de la chasse à courre, de l'attaque, de la poursuite, tous les imprévus du parcours vous entraînant on ne sait où, jusqu'à se perdre quelquefois dans la nuit, dans l'inconnu, ont encore pour moi aujourd'hui tout l'attrait de la lutte, de l'action. Et quelle agréable société de chasseurs nous faisons dans nos déplacements de Compiègne, de Chantilly, de Fontainebleau surtout ! Mes frères et moi, les deux Greffuhle, Caumont, Morny,

Valewski, Edgard Ney, La Rochette, Casimir Perier : d'Albuféra, Wagram, les de l'Aigle ; des étrangers, Bedmar, d'Ossuna ; des officiers, etc., etc., et aussi des femmes : la belle duchesse de Sommerset, qui



chassait avec un loup sur la figure, et toujours escortée de l'aimable prince Labanoff.

Parmi les assidus, aussi des peintres : Jadin, Decamps. C'était le beau temps de Decamps, dont j'étais un admirateur fanatique, le beau temps de Delacroix, de M. Ingres et de toute cette pléiade de grands artistes alors jeunes et dans toute la vigueur de leur talent : Léopold Robert, Horace Vernet, Delaroche, mon maître A. Scheffer, Flandrin et les paysagistes, Marilhat, Corot, ce dernier dans sa première manière, sèche et rectiligne, comme celle du Poussin. On ne se figure plus aujourd'hui quelles discussions ardentes soulevait l'ouverture du Salon et le mérite supérieur de tel tableau, de telle statue. Il n'y avait pas d'indifférents : on était pour ou contre, on attaquait ou l'on portait aux nues. Maintenant, on paie plus cher les œuvres d'art, suivant qu'elles émanent de celui-ci ou de celui-là, on les discute

moins. Qui inspire mieux l'artiste ? l'argent ou la passion ?

Egalement charmants les théâtres : le Vaudeville, les Variétés, les Français, l'Opéra. Le Vaudeville, émigré après l'incendie de la rue de Chartres au boulevard Bonne-Nouvelle, avec Arnal, l'inimitable Arnal, le plus original, le plus fin des comiques. Les Variétés, avec les *Saltimbanques*, une pièce dont tous les mots sont devenus des proverbes que ma génération a



répétés pendant quarante ans. Mademoiselle Rachel, une femme de génie, avait rendu au Théâtre-Français un éclat oublié depuis longtemps. Pour mon compte, je n'ai jamais vu sur la scène une perfection aussi complète. Presque sans gestes, par le jeu de sa phy-

sionomie, le feu de ses regards, les intonations de sa voix, elle exprimait les passions avec une intensité communicative. Elle avait le génie du costume, de la draperie ; sous le péplum on croyait voir une statue antique, et la femme enfin savait s'envelopper en tout, même dans les rôles féroces, d'un charme incomparable. Elle aurait assassiné qu'on aurait aimé l'*assassine*, et, chose singulière, cette femme extraordinaire n'avait d'esprit qu'au bout de sa plume. Quant à l'Opéra, la veine des grands compositeurs qui avaient fait sa gloire quelques années auparavant avec *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, la *Muette* était tarie. Du grand trio d'artistes merveilleux, Nourrit, Levasseur, mademoiselle Falcon, il ne restait plus que Levasseur ; l'art musical se reposait. En revanche, l'Opéra brillait par ses ballets, mélange de féeries où le *mimé* et les trucs tenaient autant de place que la danse. Rien de ravissant comme le ballet du *Diable boiteux*, avec sa grande variété de tableaux, de costumes, et Fanny Essler dansant la cachucha, comme la *Sylphide* la *Révolte au Sérail*, avec Taglioni. A une représentation de ce dernier ballet, je vis mon frère Nemours courir un grand danger. Les révoltées, à un moment donné, s'armaient d'ares et décochaient une volée de flèches dans la coulisse. Or une de ces flèches, lancée dans le feu de l'action avec une vigueur peu commune, mais une direction incertaine par un charmant premier sujet, mademoiselle Duvernay, vint se ficher dans la colonne qui, dans l'ancienne salle Le Pelletier, séparait la loge royale de celle du marquis du Hallay,

à quelques pouces seulement de la tête de mon frère. Il y eut un « Ah ! Ah ! Ah ! » dans la salle, une grande confusion sur la scène et un tas de commentaires ; mais tout est bien qui finit bien.

Ce bon temps de jeunesse, d'insouciance, de théâtre, de chasse ne devait pas durer. Deux de mes frères partirent pour l'Afrique. Chartres (comme nous appelions toujours notre aîné le duc d'Orléans), prenait le commandement d'une division dans la colonne qui, sous les ordres du maréchal Vallée, devait arrêter pour toujours, au col de Mouzaïa, la marche ascendante du prestige d'Abd el Kader ; mon jeune frère Aumale allait trouver dans cette expédition l'occasion de faire brillamment ses premières armes. Je les vis partir avec envie, et pour ajouter à mon ennui, je ne tardai pas à tomber malade d'une violente rougeole. En proie à une forte fièvre, je vis un jour apparaître mon père, suivi de M. de Rémusat, alors ministre de l'intérieur, visite insolite qui me remplit d'étonnement ; ma surprise augmenta encore quand mon père me dit : « Joinville, tu vas partir pour Sainte-Hélène, et en rapporter le cercueil de Napoléon. » Si je n'avais été au lit, je serais tombé de mon haut et au premier moment je ne fus nullement flatté de la comparaison que je fis entre la campagne de guerre entreprise par mes frères en Algérie et le métier de croque-mort que l'on m'envoyait exercer dans l'autre hémisphère. Mais j'étais un soldat et je n'avais pas à discuter un ordre. La question se présentait d'ailleurs sous deux faces : au-dessus du Napoléon, ennemi de

ma race, assassin du duc d'Enghien, qui, en tombant avait légué à la France ruinée, démembrée, ce redoutable jeu de hasard où les foules naïves sont si souvent dupes du croupier politique, le suffrage universel, il y avait l'homme de guerre incomparable, dont le génie avait jeté, même dans la défaite, un éclat immortel sur nos armées. En allant chercher ses cendres à l'étranger, c'était comme le drapeau de la France vaincue que nous relevions, du moins nous l'espérions, et à ce point de vue je me réconciliai avec ma mission.

Sitôt remis sur mes jambes, je partis donc pour Toulon, muni de tous les ordres, de toutes les instructions ministérielles et royales, et je repris le commandement de la *Belle-Poule*, commandement que j'allais exercer dans bien des parages, pendant trois années consécutives. Je quittai Paris un peu à regret mais la joie de me retrouver au milieu des braves gens si dévoués qui formaient mon équipage, ma seconde famille, me fit vite oublier ce que je laissais derrière moi. Un certain nombre de passagers s'embarquèrent à leur tour. Ils composaient ce qu'on appela la mission de Sainte-Hélène. Presque tous avaient été les compagnons des grandeurs et des malheurs de Napoléon : c'étaient les généraux Bertrand, Gourgaud, M. de Las Cazes, etc. Pendant les longues traversées du voyage, la conversation de ces hommes qui avaient assisté à tant d'événements, suivi l'Empereur dans tant d'aventures, fut particulièrement intéressante. C'était tous les jours un feu

roulant d'anecdotes, de traits, se rapprochant sans doute beaucoup plus de la vérité que bien des récits faits à loisir. Souvent j'ai regretté que nous n'eussions pas emmené avec nous un sténographe.

Nous touchâmes dès les premiers jours à Cadix, pour y prendre les dernières dépêches avant de nous lancer dans l'Océan. Je revis, comme toujours, avec plaisir la blanche Cadix et fis un pèlerinage à la Cortadura, au Trocadéro, en souvenir du brillant fait d'armes de la garde royale en 1823, et aussi au champ de bataille de Chiclana, témoin, en février 1811, d'une terrible lutte entre nous et les Anglais, lutte dont j'avais connu quelques acteurs. En revenant de Chiclana, après un déjeuner un peu gai, Arthur Bertrand, fils du général, et bien connu alors du tout-Paris qui s'amuse, nous donna le spectacle d'une prouesse équestre insensée : celle de traverser ventre à terre l'alaméda de Chiclana, pavée de dalles glissantes, debout sur la selle anglaise de son *locati*. Il y a un Dieu pour les... fous!

A notre sortie de Cadix se plaça un petit incident caractéristique. On m'avait adjoint, pour le cas de négociations délicates avec les autorités anglaises de Sainte-Hélène, et aussi pour rédiger le protocole de la remise du corps, un jeune diplomate, le comte Philippe de Rohan-Chabot¹. A peine hors des passes de Cadix, quand les dernières communications avec

1. Mort ambassadeur à Londres sous le titre de comte de Jarnac.

la France étaient coupées, je le vis venir à moi très embarrassé. Il me tendit un papier en me disant de le lire et en ajoutant que s'il ne me l'avait pas communiqué plus tôt, c'était par ordre. Je jetai les yeux sur la signature, au bas du papier, et j'y vis le nom de M. Thiers, président du Conseil. Par ces instructions secrètes, et qui ne devaient m'être communiquées qu'une fois en mer, M. Thiers déclarait à monsieur de Chabot, qu'il était, lui, Chabot, son agent direct et qu'il l'investissait d'une autorité supérieure à la mienne pendant la durée de la mission. Telle était cette étrange missive qui visait non seulement le capitaine de vaisseau commandant, mais, avec une intention évidemment blessante, le fils du Roi, — application en très petit de la maxime chère à M. Thiers : le Roi règne et ne gouverne pas. Plus étrange encore le soin pris par lui d'en faire mystère jusqu'au moment où, séparé de la France, je ne pouvais plus faire aucune observation sur la contradiction entre ces nouvelles instructions et les ordres précis que j'avais antérieurement reçus. Amis d'enfance comme nous l'étions Philippe et moi, toute pensée de conflit était inadmissible entre nous. Je ne me plaignis à personne de cet incident et regardai de mon haut le procédé de M. Thiers avec moi, mais de ce jour prirent fin les relations sympathiques et presque affectueuses que j'avais eues jusqu'alors avec cet homme d'Etat. Une défiance profonde et peu d'estime pour son caractère les remplacèrent.

La *Belle-Poule* relâcha à Ténériffe pour faire de

l'eau et des vivres, et je profitai de cet arrêt pour compléter jusqu'au sommet l'ascension du fameux pic, que j'avais dû interrompre en 1837. Le dernier cône, tout en pierre ponce croûlante sous un angle aigu est assez fatigant. Au sommet on marche sur un plateau de peu d'étendue, dont le sol mou est couvert de fleur de soufre et crevassé de fumerolles d'où s'échappent des vapeurs brûlantes. Montés en deux jours, nous descendîmes rapidement à la riante petite ville d'Orotava, bâtie au milieu de la plus belle végétation, dans une sorte de ravin qui débouche dans la mer. La population féminine d'Orotava jouit d'une réputation méritée de beauté et on vint très aimablement à notre rencontre nous demander de nous en assurer en assistant à une après-midi dansante, sorte de *garden-party* organisée en notre honneur. Grande tentation mais aussi grand embarras ! Des gens qui reviennent d'une ascension de montagne comprenant deux bivouacs sans eau et un coup de collier dans les cendres et la fumée d'un volcan, ne sont guère, comme propreté et costume, en tenue de bal. Après un rapide conciliabule, il fut convenu que nous tirerions au sort les noms de trois d'entre nous, qui se laveraient et auxquels chacun des non élus fournirait les portions de leurs vêtements les moins détériorées afin de les mettre en état d'aller au bal, soutenir auprès des belles Orotavaïses l'honneur du pavillon. Nous nous retirâmes dans un bois pour procéder au tirage au sort et à l'embellissement des élus ; le sort ne me favorisa pas ; je n'al-

lai pas au bal. mais mes bottes y allèrent, et nos camarades revinrent émerveillés de ce qu'ils avaient vu.

Après Ténériffe, traversée assez lente : calmes, orages, gros temps même, puis nouvelle relâche à Bahia, Brésil. Il m'avait été recommandé à mon départ de Paris de combiner la marche de la mission de façon à faire coïncider le retour des cendres en Europe, avec la fin de décembre, époque de l'ouverture des Chambres. Je crois même que dans la pensée de M. Thiers, toute l'importance du retour en France des restes de Napoléon résidait dans cette coïncidence. C'était le coup de tam-tam à l'aide duquel il se flattait d'étouffer tous les bruits, toutes les vellétés de changements ministériels qui lèvent toujours, à ces époques, du sol parlementaire. Mais il était assez difficile de combiner une arrivée à point nommé avec des navires à voiles et après un si grand parcours. Je devais primitivement aller au Cap de Bonne-Espérance avant de me diriger sur Sainte-Hélène. Je crus bien faire de remplacer la relâche du Cap par celle de Bahia, afin de raccourcir le parcours et gagner du temps. Peu intéressante notre halte à Bahia, sauf l'incident pittoresque que voici :

J'avais frété un petit bateau à vapeur avec lequel j'allais en compagnie de quelques officiers faire des parties de chasse, espèces de voyages de découverte, dans les rivières qui se jettent dans la baie de Bahia. Dans une des excursions, nous avons remonté assez haut la rivière Cachoeira sans voir trace d'habitants,

et, laissant notre bateau à l'ancre, nous étions descendus à terre où nous avions passé la journée à faire un massacre de toucans, de perroquets de toutes couleurs, d'oiseaux et de bêtes extraordinaires dont la forêt vierge était remplie, lorsqu'au coucher du soleil nous tombâmes sur un chemin frayé qui nous conduisit à une vaste clairière, puis à un grand village dont nous n'avions pas auparavant soupçonné l'existence. Nous y pénétrâmes et le trouvâmes désert ; toutes les portes des maisons étaient fermées. Nous nous dirigeâmes vers une vaste place, au centre du PUEBLO ; elle était déserte également. Nous entrâmes dans une belle église, dont la porte était ouverte ; pas une âme, seulement l'odeur d'encens d'une récente cérémonie religieuse. Au centre de la place se trouvait un kiosque, évidemment destiné à des concerts ; les instruments d'un orchestre s'y trouvaient, encore posés sur des chaises, devant les pupitres, comme si le concert avait été interrompu depuis peu d'instant. Ce village qui venait d'être subitement déserté nous intriguait un peu. Mais dans l'espoir de faire ressusciter la population, et un peu de gaminerie aidant, nous déposâmes nos fusils, et saisissant la grosse caisse, les trombones, les clarinettes abandonnées, nous entonnâmes le plus formidable des charivaris. Peine perdue ! personne ne parut.

Le jour baissait, il était temps de retourner à bord de notre vapeur, nous en reprîmes tranquillement le chemin. La nuit était tout à fait venue, une nuit